CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
315e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

32



UN ENFANT DU SIECLE

PIÈCE EN TROIS ACTES

PAR

MM. J. DUFLOT et PAULIN DESLANDES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 21 JUIN 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

LUCIEN DE GERDRY..........	MM.	PAUL LABA.	LA BARONNE DE ROCHETAILLIS..........	Mmes	BRASSINE.
DE RESTAUT............................		PARADE.	HERMINIE....		M. DUPUIS.
D'OUTREVILLE..........................		ALLIE.	SERAPHINE..............................		R. BELLECOUR.
DE MAUPERTHUIS........................		DAUBRAY.	FŒDORA		GABRIELLE.
BOURDAIS		BASTIEN.	VIRGINIE...............................		JEANNE.
LA MARQUISE DE NOIRMONT.............	Mme	FARGUEIL.	DOMESTIQUE.............................	M.	ROGER.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

Un salon riche en désordre, de la croisée à droite on aperçoit le jardin.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, étendu sur un divan, se réveille accablé de fatigue.

Ah! j'ai la poitrine en feu! (Il sonne, un valet paraît.) J'ai soif, donnez-moi quelque chose à boire.

LE VALET.

Monsieur le baron veut-il un verre d'eau sucrée?

LUCIEN.

Non, du madère. (Le valet va pour sortir.) A propos, Joseph, à quelle heure suis-je rentré?

LE VALET.

Monsieur le baron est rentré à cinq heures et demie du matin.

LUCIEN, souriant.

Ah! et pourquoi suis-je resté dans ce salon?

LE VALET, hésitant.

Dam! Monsieur... ne pouvait aller plus loin.

LUCIEN.

C'est bien; allez. (Il sort.) Avec qui ai-je donc soupé cette nuit? Ah! je me souviens: avec Ernest d'Outreville, le comte Araldi et des sylphides aux formes humaines. (Il fouille dans ses poches.) Où donc est mon argent?... nous avons dû jouer au lansquenet! et ils m'ont laissé la bourse. (Il fait des efforts pour respirer.) Encore la respiration qui me manque; j'étouffe! Ah! que c'est ennuyeux de vivre! et encore quelle existence! pas d'amis, des amours trop faciles, une santé ruinée et l'ennui par-dessus tout cela! Je suis accablé de fatigue... (Il s'étend sur le divan, on entend les sons d'une harpe.) C'est cette adorable jeune fille qui demeure là, qui m'apporte parfois ce baume qui me fait renaître. Ce sont les seules émanations pures que je respire le matin... Continue, continue, j'aime, en fermant les yeux, à m'endormir dans cette rêverie que ta harpe module. (La harpe se tait.)

SCÈNE II.

LUCIEN, SERAPHINE.

SÉRAPHINE, à la cantonade.

Est-ce que j'ai besoin d'être annoncée?

LUCIEN, les yeux fermés.

Pourquoi donc tes doigts délicats cessent-ils d'errer sur les cordes sonores?

SÉRAPHINE, l'apercevant.

Ah! le voilà, il rêve. (Elle s'approche.) A qui pensez-vous, Monsieur, s'il vous plaît?

LUCIEN.

Séraphine!

SÉRAPHINE.

Oui, Monsieur, Séraphine qui descend de chez elle pour aller chez la marquise de Noirmont lui faire essayer des robes, et qui n'a pas voulu passer devant votre porte sans vous dire un bonjour.

LUCIEN, à part, se levant.

La harpe s'est tue. (Haut.) Merci, ma bonne Séraphine.

SÉRAPHINE.

Oui, Monsieur, trop bonne, car je ne vous vois que quand je viens, ingrat! mais je vous punirai aujourd'hui, et je m'en vais... je m'en vais...

LUCIEN, soupirant et s'étendant.

Ah!

SÉRAPHINE.

Et vous ne semblez pas mettre beaucoup d'empressement à me retenir.

LUCIEN.

Ah! la poitrine me brûle et je m'ennuie déjà. (Il bâille et s'assied.)

SÉRAPHINE.

Lucien, vous avez fait encore des excès.

LUCIEN.

Et ce Joseph, qui ne m'apporte pas à boire.

SÉRAPHINE.

Je vais le lui dire. (Fausse sortie. Se rapprochant.) Vous avez demandé?

LUCIEN.

Du madère!

SÉRAPHINE.

Du madère? Je vais vous faire du thé: cela vaudra mieux, et je vous gronderai après. Vous faites la moue? Vous voilà bien à plaindre de faire une fois les volontés de votre garde-malade; attendez-moi, je reviens. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE III.

LUCIEN, RESTAUT.

LUCIEN, la regardant sortir.

Fille bonne et dévouée. (On entend la harpe. Il se lève et s'approche de la croisée.) Voici mon rêve qui recommence.

RESTAUT, sur le seuil de la porte.

Déjà levé! tu défies donc le soleil, toi?

LUCIEN.

Silence!

RESTAUT, écoutant.

Ah! c'est un barde égaré dans Paris; l'Ossian de la Chaussée-d'Antin.

LUCIEN.

Une charmante enfant, ma voisine, mademoiselle de Maupertuis.

RESTAUT.

Je croyais que depuis les filles de Sion on ne jouait plus de la harpe.

LUCIEN.

Tu ne saurais croire quelles douces sensations font naître en moi, ces sons tristes et mélancoliques.

RESTAUT.

Ça provoque le sommeil, et je crois que tu en as besoin. Où as-tu passé la nuit? (La harpe se tait.)

LUCIEN, s'asseyant à droite.

Nous avons soupé chez d'Outreville avec Araldi et d'autres.

RESTAUT.

L'Opéra en était?

LUCIEN.

Je crois que oui.

RESTAUT, s'asseyant aussi.

J'en suis sûr. On a joué, et tu as perdu.

LUCIEN.

Oui.

RESTAUT.

Je ne te demande pas si tu es rentré la tête brûlée; je vois à ton aspect...

LUCIEN.

Ils ont un champagne qui m'énerve.

RESTAUT.

Le comte Araldi a gagné?

LUCIEN.

Je ne sais...

RESTAUT.

Il a dû gagner.

LUCIEN.

Pourquoi?

RESTAUT.

Parce qu'il a du bonheur.

LUCIEN.

Ah! vous voilà bien, vous autres, redresseurs de torts, en garde contre tout le genre humain.

RESTAUT.

Qu'est-ce que je dis? qu'il a du bonheur? C'est chose connue: bonheur au jeu, bonheur en amour.

LUCIEN.

C'est un jeune homme charmant, qui dépense noblement sa fortune.

RESTAUT.

Est-ce bien sa fortune qu'il dépense?

LUCIEN.

Tu vois des gens malhonnêtes partout.

RESTAUT.

C'est que j'ai de bons yeux, je ne vois pas comme toi à travers les vapeurs... son patrimoine est mangé.

LUCIEN.

Il a fait depuis un héritage.

RESTAUT.

Tu appelles cela un héritage? L'hôtel qu'il habite appartient à la duchesse de Castello.

LUCIEN.

Eh bien?

RESTAUT.

Les chevaux qu'il fait courir sortent des écuries de la duchesse.

LUCIEN.

Pure invention!

RESTAUT.

Sur sa voiture il y a des armoiries grattées et repeintes.

LUCIEN, se levant.

Calomnie.

RESTAUT.

Je cite des faits et tu me réponds par des mots.

LUCIEN.

La duchesse est une femme aux sentiments élevés. Elle est belle, élégante, spirituelle, entourée d'hommages; pourquoi supposer?..

RESTAUT, se levant.

Tout cela est vrai, mais la duchesse aime en despote et veut garder pour elle l'objet aimé. Or, pour avoir une propriété à soi, il n'y a qu'un moyen.

LUCIEN.

Lequel?

RESTAUT.

Les pauvres seuls ne peuvent pas en user.

LUCIEN.

Je ne croirai jamais à ces marchés honteux. Je ne connais que des gens qui se ruinent pour des femmes, et je ne sache pas qu'il existe des âmes assez dégradées pour consentir à jouer le rôle d'homme sans pudeur. Brisons là. Où as-tu passé la soirée?

RESTAUT.

Chez madame de Rochetaillis.

LUCIEN.

En voici une qui n'a de l'esprit qu'aux dépens des autres. Madame de Noirmont y était-elle?

RESTAUT.

Oui.

LUCIEN.

Toujours veuve?

RESTAUT.

Plus que jamais.

LUCIEN, lui présentant un cigare.

Fumes-tu?

RESTAUT.

Volontiers (Il allume son cigare à celui de Lucien.) Elle a usé de tant de prosaïsme avec son mari défunt, qu'elle est toujours à la recherche d'un idéal de poésie, d'un héros de roman; elle épousera un extravagant.

LUCIEN, s'asseyant à gauche.

Tu as connu son mari?

RESTAUT, sur le bord du canapé.

Un peu, dans un voyage que je fis en Allemagne. A propos, elle m'a demandé la cause de ton éloignement du monde... ton absence fait éclipse.

LUCIEN.

L'air du grand monde m'ennuie.

RESTAUT.

Et tu préfères l'air parfumé du boudoir des danseuses. Décidément tu as les nerfs délicats. Les sons d'une harpe te font pâmer. Les feuilles de roses doivent te blesser, mon cher sybarite ?

LUCIEN.

Ma vie est une flamme qui s'éteint et que je cherche en vain à ranimer.

RESTAUT.

Mais les parfums énervent.

LUCIEN.

Ils procurent l'ivresse.

RESTAUT.

Mon cher ami, dans les maisons de fous on fait griller les fenêtres de peur d'accident. On devrait bien en user ainsi pour ton cerveau malade.

LUCIEN.

Les mauvaises passions passeraient au travers des grilles.

RESTAUT, se levant.

Décidément le champagne de cette nuit devait être exécrable, il te donne des nausées de spleen et de haute philosophie. — Ami, il faut faire une halte et chercher un oasis.

LUCIEN.

Il est trop tard.

RESTAUT.

Tu es fou !

LUCIEN.

Tu crois que je plaisante? Je me sens bien; aussi, ai-je conçu une idée bizarre. (Il se lève.)

RESTAUT.

Ça doit être une extravagance.

LUCIEN.

Je veux savoir la durée probable de mon existence.

RESTAUT.

C'est plus ridicule que je ne l'aurais cru.

LUCIEN, montrant la fenêtre à droite.

Là, demeure le plus célèbre médecin de Paris, M. le baron de Mauperthuis.

RESTAUT.

Le père de la harpe magique.

LUCIEN.

Je veux le consulter; je veux que sa science me dise quel est le véritable mal qui me dévore et le temps qui me reste à vivre.

RESTAUT.

Mais, n'es-tu pas un peu médecin, toi?

LUCIEN.

Oui, docteur! depuis trois ans.

RESTAUT.

Eh bien! consulte-toi toi-même, et fais-toi une ordonnance sévère, car tu penses bien que si le danger était réel, ce célèbre médecin ne viendrait pas te dire : Mon cher Monsieur, vous en avez encore pour un mois; commandez vos lettres de faire part.

LUCIEN.

J'ai prévu cela. C'est toi qui vas aller chez le docteur.

RESTAUT.

Moi?

LUCIEN.

Oui; tu te diras mon oncle, mon cousin germain, qu'importe? tu le prieras, au nom d'une famille éplorée, de venir examiner avec le soin le plus scrupuleux, un jeune homme dont on désespère. Tu l'adjures de ne te rien cacher; il vient ici, interroge, ausculte et décide; c'est à toi seul, bien entendu, qu'il rendra compte de cette mission toute secrète; et si je dois m'en aller, je ferai comme disaient les anciens, une sortie raisonnable.

RESTAUT.

Je te refuserais bien, mais je sais que du moment où une excentricité a germé dans ton cerveau, il faut qu'elle suive son chemin, et qu'alors, tu en chargerais un autre.

LUCIEN.

Oh! pour cela, oui.

RESTAUT.

J'aime donc mieux, moi, ton seul ami sérieux, satisfaire ton caprice; mais si tu veux un bon conseil, point de médecin, mais du repos; point d'orgie, mais des plaisirs calmes... et au lieu de l'amour rameux de tes nymphes en maillots...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SÉRAPHINE. (Elle porte une tasse de thé.)

RESTAUT *.

L'amitié désintéressée de cette petite Séraphine. Les mauvais sujets ont toujours cette chance, d'être secourus par des anges.

SÉRAPHINE.

Bonjour, monsieur de Restaut.

RESTAUT.

Bonjour, mon enfant!

SÉRAPHINE.

Vous voyez ce matin une garde-malade qui a bien de la peine à se faire obéir.

RESTAUT, bas à Lucien.

Voilà le seul médecin que tu devrais consulter.

LUCIEN, bas, à Restaut.

Je t'ai dit ce que je voulais. (Allant à la table.)

SÉRAPHINE, descendant.

Tenez, est-il pâle !

RESTAUT, à Séraphine.

Grondez-le donc bien fort.

SÉRAPHINE.

Lucien, votre ami me conseille de vous gronder; le voulez-vous?

LUCIEN, d'un air ennuyé.

Non, je vous en prie, je me reconnais coupable. (Il s'assied à gauche.)

SÉRAPHINE, à Restaut.

Puisqu'il se reconnaît coupable, je lui pardonne.

RESTAUT, s'assied à droite.

Vous pardonnez trop tôt.

SÉRAPHINE.

J'aurais peur qu'il me boudât.

LUCIEN.

Te bouder, chère petite, oh! non; si cela m'arrive parfois, vois-tu, il ne faut t'en prendre qu'à mon état maladif, c'est la fièvre qui parle.

SÉRAPHINE.

On se soigne alors, car on guérit très-bien de la fièvre, n'est-ce pas, monsieur de Restaut?

RESTAUT.

Il ne s'agit que de vouloir.

SÉRAPHINE, derrière le canapé.

Voilà donc qui est convenu; vous n'avez plus le droit d'être souffrant, vous allez essayer de la vie calme : chaque jour, vous vous lèverez de bonne heure, parce que vous aurez bien reposé; vous ferez au bois une promenade à cheval, pour gagner de l'appétit; avant de rentrer, vous n'oublierez pas qu'il y a près de vous, dans un coin obscur de ce grand Paris, une petite femme qui attendra votre bonjour comme un rayon de soleil. Dans la journée vous occuperez vos loisirs à la lecture et à la musique, et le soir, quand vous irez au théâtre pour applaudir à ces beaux sentiments qui ne sont qu'une comédie, vous reviendrez vite faire avec nous, vos vrais amis, un cours d'amitié pratique.

LUCIEN.

C'est une charmante pastorale que tu fais là, mais ma nature s'y refuse.

RESTAUT, se levant.

Ta nature! voilà encore un joli paradoxe. Est-ce que sur les bancs du collége tu avais une nature à t'enivrer? est-ce qu'avant ton héritage tu avais une nature à perdre cent louis au baccarat? C'est toi qui l'as faite depuis trois ans, donc tu peux la défaire, et cette enfant a raison.

LUCIEN, se levant.

Mais si cette agitation, ce besoin de mouvement, cette fièvre incessante, si c'est ma vie! qu'elle soit factice ou réelle, je la sens, elle m'épuise, mais j'en ai besoin. Tous ces beaux raisonnements que vous me tenez là, je me les fais cent fois par jour, et le courant m'entraîne toujours, et l'ivresse de ma raison me jette dans ces tourbillons, où si l'on n'a pas la réalité, qui est impossible, on a du moins l'ombre des jouissances. M'arrêter sur cette pente, je le voudrais bien, mais je n'en ai ni la force ni la volonté. Le calme m'ennuie, le repos abolit ma pensée, tout ce qui n'est point passion me semble inerte ou mort. Je sens bien que cette lutte est au-dessus des forces humaines, mais si je dois succomber, je pourrai dire que j'aurai vécu et que je me suis senti vivre.

RESTAUT.

Et, Spartiate moderne, tu ne veux pas reculer.

LUCIEN.

Cette discussion me fatigue la poitrine... Tu te rends chez le docteur, n'est-ce pas?

RESTAUT, bas.

Et comme si, je n'en doute pas, il te prédit de longues années dans le calme et le repos, tu te conformeras à ses ordonnances?

LUCIEN.

Je tâcherai. (A part.) J'ai bien peur qu'il soit trop tard... Je souffre.

RESTAUT, à Séraphine.

Ne le quittez pas. (A Lucien.) Je pars.

LUCIEN.

Il est bien convenu que tu diras que je suis un parent dont on a le plus grand intérêt à connaître l'état réel.

RESTAUT, riant.

Convenu. Ah çà! suis-je oncle ou cousin? j'aime mieux cousin issu de germain, ça sera moins solennel.

SÉRAPHINE, à Restaut.

Est-ce qu'il y aurait du danger?

RESTAUT, bas.

on; sans cela me verriez-vous si tranquille? (Haut.) A bientôt! (Il sort.)

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, LUCIEN.

SÉRAPHINE.

Est-ce que vous souffrez encore, Lucien?

LUCIEN.

Merci de tes bons soins..... ça ne sera rien, je l'espère. (Il se lève.)

SÉRAPHINE.

Lucien, voulez-vous m'inviter à dîner aujourd'hui?

LUCIEN.

De grand cœur.

SÉRAPHINE.

Un dîner bien simple, pour nous deux; non, pour nous trois, car sans M. de Restaut, le dîner ne serait peut-être pas gai.

LUCIEN.

Tout ce que tu voudras, excellente Séraphine. (Il remonte la scène et s'approche de la fenêtre.) Que vois-je? c'est elle!

SÉRAPHINE, s'approchant aussi.

Qui donc, elle?... Ah! la jolie demoiselle! vous la connaissez?...

LUCIEN.

C'est une jeune personne que je rencontre quelquefois dans le monde.

SÉRAPHINE.

Et vous l'aimez peut-être?...

LUCIEN.

Je ne lui ai jamais adressé la parole.

SÉRAPHINE.

C'est une question indiscrète que j'ai faite; je suis si fière de votre amitié, que j'ai toujours peur qu'on me la prenne.

LUCIEN.

On vous la gardera intacte.

SÉRAPHINE.

Merci!... Adieu, Lucien, je reviens tout de suite. (Elle va pour sortir.)

JOSEPH, annonçant.

Messieurs d'Outreville et Bourdais!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, D'OUTREVILLE, BOURDAIS.

D'OUTREVILLE, entrant.

Comment, le couvert n'est pas encore mis?

SÉRAPHINE, s'arrêtant.

Ah! mon Dieu!

LUCIEN.

Quoi! c'est vous? Soyez les bienvenus, Messieurs!

D'OUTREVILLE.

Les bienvenus? mais j'aime à croire que tu nous attends. (Il pose sa canne, son chapeau à droite et descend.)

BOURDAIS.

Comment! il y avait un dédit de vingt-cinq louis pour celui qui manquerait ce matin à l'appel. C'est toi qui nous a provoqués.

LUCIEN, remontant la scène.

Joseph, qu'on dresse quatre couverts!

D'OUTREVILLE, criant.

Et du champagne pour ordinaire. (Apercevant Séraphine.) Oh! la charmante personne.

BOURDAIS.

C'est un joli type de grisette que vous avez là... il est bien fâcheux que cette race se perde.

LUCIEN.

Bourdais, Mademoiselle est mon amie...

D'OUTREVILLE, à part.

C'est une fleur des champs qu'il met en serre.

SÉRAPHINE.

Et votre promesse?

LUCIEN.

Que veux tu? il paraît que je les ai invités; ce sera le déjeuner des adieux

BOURDAIS, revenant.

Mais qu'as-tu donc, Lucien, tu sembles absorbé?

D'OUTREVILLE.

Est-ce que tu as déjà sommeil?

LUCIEN.

Je crois que j'ai la fièvre.

D'OUTREVILLE.

Il faut la noyer.

SÉRAPHINE, s'avançant.

M. Lucien dit vrai, Messieurs, il est malade.

JOSEPH, annonçant.

Mesdemoiselles Fœdora et Virginie!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FŒDORA, VIRGINIE.

FŒDORA.

Bonjour, très-cher, exacte comme vous voyez.

VIRGINIE.

Je n'ai pas voulu m'endormir pour être certaine d'arriver à l'heure.

FŒDORA.

Avoue, Virginie, qu'il y avait un motif d'intérêt.

BOURDAIS.

Est-ce que jamais l'intérêt la guide?

FŒDORA, à d'Outreville.

Elle n'a pas oublié que Lucien lui doit quinze louis.

LUCIEN.

Qui, moi?

VIRGINIE.

Vous faisiez banco à tous les coups.

SÉRAPHINE, à part.

Le jeu aussi!

LUCIEN.

A qui dois-je encore?

D'OUTREVILLE.

Cinquante louis à Araldi.

LUCIEN.

Viendra-t-il?

D'OUTREVILLE.

Madame de Castello ne le lui permet pas tous les jours.

LUCIEN, riant.

Joseph, deux couverts de plus.

FŒDORA, descendant.

Pour venir chercher ses cinquante louis, Araldi fera aujourd'hui l'école buissonnière!

BOURDAIS.

Mais non, il partait ce matin pour Ville-d'Avray au château de la duchesse au bois dormant.

LUCIEN.

Allons, Messieurs, trêve de médisance!

FŒDORA.

Mon cher, vous êtes maussade à jeun.

VIRGINIE.

Il est si aimable quand il joue.

SÉRAPHINE.

Et qu'il perd.

FŒDORA, se retournant vers Séraphine.

Hein? qu'est-ce que c'est que ça... votre femme de chambre?...

D'OUTREVILLE.

C'est une amie de Lucien.

LUCIEN.

Je n'ai pas besoin de vous le répéter.

FŒDORA.

Voyons, il ne s'agit pas de ça; déjeune-t-on ou ne déjeune-t-on pas.

SÉRAPHINE, bas à Lucien.

Renvoyez-les.

LUCIEN.

Écoutez, je... je suis très-souffrant ce matin... je me sens incapable de vous tenir tête à table.

FŒDORA, riant.

Il se met au régime, il est vraiment malade. Qu'on aille chercher un médecin.

LUCIEN.

Ne plaisantez pas, en voici un. (Il remonte au-devant du docteur et de Restaut.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DE MAUPERTHUIS, RESTAUT.

RESTAUT, continuant sa conversation sans s'apercevoir qu'il y a du monde.

TOUS.

Ah! Restaut bonjour, Restaut.

RESTAUT.

Tiens! que venez-vous faire ici?

TOUS.

Déjeuner.

RESTAUT.

J'en suis fâché, mais Lucien est indisposé et ne peut vous recevoir.

D'OUTREVILLE.

Allons donc, on va se mettre à table.

RESTAUT, montrant le docteur.

Si le docteur le permet.

LUCIEN, jouant la surprise.

Quoi! c'est pour moi... (Il s'incline.) Je suis à vos ordres, Monsieur. (Lui indiquant la gauche.) Veuillez entrer, docteur, puisque mon trop prévoyant ami... (Il le fait entrer cérémonieusement.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté LUCIEN ET DE MAUPERTHUIS.

RESTAUT, descendant à gauche. A Séraphine.

Allons, j'ai rempli ma mission consciencieusement. Le docteur va ordonner diète, régime, eaux minérales peut-être, et ce pauvre Lucien en sera quitte pour la peur.

SÉRAPHINE.

Adieu, M. de Restaut, je reviendrai (Elle lui donne la main.) ce soir.

FŒDORA, arrêtant Séraphine.

Ah! pardon, Mademoiselle... Mademoiselle... votre nom, s'il vous plaît?

SÉRAPHINE.

Séraphine!

FŒDORA.

Mademoiselle Séraphine, recevez les hommages de ces Messieurs. (Elle fait la révérence.—D'Outreville et Bourdais saluent avec affectation.)

SÉRAPHINE.

J'accepte aussi les vôtres, Madame.

FŒDORA.

Séraphine! mais c'est un nom d'ange; comment se fait-il que Mademoiselle, qui possède des ailes, se soit arrêtée ici?

D'OUTREVILLE.

C'est que les anges vont au secours des damnés.

SÉRAPHINE.

Je n'entreprendrai pas de sauver ces dames.

FŒDORA.

Mademoiselle a raison, elle s'adresse de préférence aux pécheurs.

BOURDAIS, à Fœdora.

Je lui confierais volontiers mon salut.

FŒDORA.

Vous êtes bien sûr d'être sauvé, vous.

BOURDAIS.

Pourquoi?

FŒDORA.

Les pauvres d'esprit le sont de droit (Tous rient.)

RESTAUT, à Séraphine.

N'essayez pas de lutter, chère enfant... ces dames ont trop d'expérience pour vous.

VIRGINIE, riant.

Ah! voilà Restaut qui fait le moraliste.

FŒDORA.

Pourquoi donc Mademoiselle ne déjeunerait-elle pas avec nous?

SÉRAPHINE.

Une modeste couturière n'a pas le loisir de déjeuner si tard avec d'aussi grandes dames.

FŒDORA.

Qu'entendez-vous par grande dame?

SÉRAPHINE.

C'est une jolie femme qui a un cachemire et des diamants, qui déjeune à deux heures, et qui gagne quinze louis à un homme ivre dans un baccarat.

VIRGINIE.

Mais c'est une injure.

SÉRAPHINE.

Pardonnez, c'est un manque d'éducation.

FŒDORA.

Cette petite est d'une insolence!

SÉRAPHINE.

Je ne suis qu'une couturière, à votre service.

RESTAUT, à Séraphine.

Prenez garde, elles vont vous prendre au mot.

SÉRAPHINE, saluant à droite et à gauche.

Madame!... Madame!... (Elle sort.)

FŒDORA, riant.

Ces grisettes qui jouent la vertu sont d'une audace...

D'OUTREVILLE.

Elles vous font bien du tort.

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté SÉRAPHINE.

D'OUTREVILLE.

Mais voilà un déjeuner qui commence mal.

FŒDORA.

S'il commençait, encore?

TOUS, criant.

Joseph! du madère! des cigares!

FŒDORA.

Et de l'esprit, Messieurs.

VIRGINIE.

Si c'est possible! (Joseph apporte un plateau avec bouteilles, verres et cigares.)

TOUS.

Bravo!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DE MAUPERTHUIS.

RESTAUT.

Silence! voici le docteur. (Il va droit à lui.) Eh bien! notre malade imaginaire, qu'en pensez-vous?

DE MAUPERTHUIS, bas.

Devant ses compagnons de débauche, ivres déjà avant d'être à table... (Haut.) Une plume et de l'encre, je vous prie.

RESTAUT, interdit.

Voilà! (Le docteur s'assied.) Quel air solennel.

D'OUTREVILLE.

Le docteur prend son rôle au sérieux. Il me fait l'effet de la statue du commandeur qui sort de chez don Juan.

VIRGINIE.

Qu'est-ce que c'est que ça don Juan?

D'OUTREVILLE.

Un riche Espagnol très-gourmand d'amour.

VIRGINIE, vivement.

Où demeure-t-il? (Tous rient.)

RESTAUT, d'un air impératif.

Vous tairez-vous? (A lui-même.) Je ne sais quel pressentiment... Allons donc! c'est de l'enfantillage! (Le docteur se lève et remet gravement aux mains de Restaut le papier plié qu'il vient d'écrire, et sort sans saluer personne. — Restaut le reconduit.)

TOUS, sitôt qu'il disparaît.

A la santé du docteur!

RESTAUT, descendant tout pensif.

Je tremble malgré moi. (Il lit.) « L'art et la science sont impuissants; il est trop tard. Des soins assidus, le soleil d'Italie « et le repos le plus absolu, pourraient peut-être prolonger son « existence de quelques mois .. mais je crois que nos efforts « seraient vains... une orgie, une seule, peut déterminer une « catastrophe et l'enlever à sa famille. » Oh! j'ai mal lu! (Il tombe sur le divan.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LUCIEN.

D'OUTREVILLE.

Qu'avez-vous, Restaut, et qu'est-ce que le docteur a donc écrit?

RESTAUT.

Le docteur! (Il reste absorbé.)

LUCIEN. Il met un doigt sur sa bouche, leur fait signe de se taire et s'avance lentement derrière le divan. Il jette un coup d'œil sur le papier, puis il touche du doigt l'épaule de Restaut.

RESTAUT, effrayé et cachant le papier.

Lucien!

LUCIEN, calme.

Eh bien! que dit le docteur?

RESTAUT.

Le docteur? il est tranquille... Il dit que ça ne sera rien; qu'avec une vie réglée, du repos, point d'orgies, surtout! Ainsi, mes amis, aujourd'hui pas de déjeuner.

LUCIEN, à haute voix.

Le docteur est un sot! Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi? pour une légère blessure déserte-t-on le champ de bataille? A table!

TOUS.

A table! à table! (On apporte la table servie.)

RESTAUT.

Lucien!

CHŒUR.

Qu'à table on se place,
Hâtons-nous, tout passe, (*bis*)
Car on ne vit qu'un jour.
Il faut dans l'ivresse
Noyer la tristesse (*bis*)
Et chanter l'amour.

LUCIEN, au milieu de la table, les autres à droite et à gauche.

Amis, on dit qu'entre la coupe et les lèvres, il y a toujours assez de place pour un malheur! Que la coupe ne quitte pas nos lèvres.

TOUS.

Bravo! bravo! (Brouhaha.)

LUCIEN, continuant.

Laissez dans le coin la philosophie de Restaut; c'est l'ombre au tableau.

RESTAUT.

Lucien, si tu savais!

LUCIEN.

D'Outreville, chante-nous des refrains bachiques.

TOUS.

Oui, oui, oui!

D'OUTREVILLE.

AIR de *M. Montaubry.*

Amis, ici-bas, tout n'est que mensonge,
Fêtons le présent, fi de l'avenir!
Le passé, pour nous, est-il plus qu'un songe,
Et l'amour d'hier un vieux souvenir?
Ah! ah! ah!
Le beau précepte que voilà!
— La vie est un jeu —
Que le hasard nous donne;
Vingt ans pour enjeu,
Faut-il pour si peu
Craindre l'avenir? faisons-la courte et bonne.
La vie est un jeu,
Jouons, morbleu!

A toi notre amour, aimable Paresse.
A toi notre encens, belle Déraison,
Et pour toi nos vœux, délirante Ivresse;
A toi nos mépris, austère Raison.
Ah! ah! etc.

LUCIEN.

Laisse-moi chanter le dernier couplet.

TOUS.

Oui, oui, Lucien, le troisième couplet!

LUCIEN, debout, le verre à la main.

Oui, le vrai bonheur c'est la folle orgie,
Le choc de la coupe et des passions.
C'est dans un festin la nappe rougie
Des chaudes vapeurs, des libations.
Ah! ah! ah!
Le beau précepte que voilà!
La vie est un jeu, etc., etc.

(Il finit le refrain d'une voix faible. — Il retombe sur sa chaise.)

TOUS.

Bravo! bravo! (Ils boivent et rient.)

RESTAUT, courant à lui.

Lucien!

LUCIEN.

Ce n'est rien, merci. Allons, qui me tient tête? je vous invite tous pour demain, pour après-demain, pour tous les jours... la table restera servie nuit et jour!

TOUS.

Accepté! accepté!

RESTAUT.

Mais tu ne sais donc pas que le docteur a dit...

LUCIEN, froidement.

Il a dit qu'il était trop tard; que l'art et la science étaient impuissants; que j'avais à peine quelques jours à vivre. Eh bien! voilà mon bûcher! (Il montre la table.)

RESTAUT.

Tu as lu?

LUCIEN.

Mon arrêt! Eh bien! c'est convenu!... Depuis trois ans, j'ai dépensé cinq cent mille francs en folles débauches; il m'en reste cent cinquante mille... que dans six semaines il ne me reste plus rien... je me retire du monde.

D'OUTREVILLE, se levant.

Cette surexcitation me fait mal.

BOURDAIS, se levant.

Il a le rire funèbre.

FOEDORA, se levant.

Sa gaieté me glace.

LUCIEN.

Eh bien! vous me laissez seul à table. Est-ce que vous croyez que j'ai peur? Le docteur a dit vrai; j'étais las, je vais me reposer. D'ailleurs,

La vie est un jeu,
Jouons, morbleu!

Ah! j'étouffe!

RESTAUT, le prenant dans ses bras.

Il se tue, le malheureux!

LUCIEN.

Restaut, j'invente le suicide par l'intempérance!

FOEDORA.

Ah! décidément, j'ai peur. (Elle prend son chapeau et son manteau.)

VIRGINIE.

Ce n'est pas amusant, tout ce qu'il dit.

D'OUTREVILLE.

Lucien, mon cher ami, vous avez besoin de repos, nous vous laissons.

LUCIEN, rire fiévreux.

Voilà bien les amis... ils vous abandonnent au moment du danger.

RESTAUT, les faisant sortir.

Partez, partez.

FOEDORA, en s'en allant.

C'est dommage!... c'était un beau joueur.

VIRGINIE.

Et il traitait si bien! (Ils sortent. Lucien est allé vers la fenêtre.)

SCÈNE XIII.

LUCIEN, RESTAUT.

LUCIEN.

Je manque d'air. (Il ouvre la fenêtre.)

RESTAUT, revenant vers lui.

Je serai là demain, je serai là tous les jours, je serai ton inexorable ami.

LUCIEN.

Que vois-je? une jeune fille vêtue de blanc passe sous mon balcon. Est-ce une apparition? (Une fleur tombe à ses pieds.) Qui m'envoie cette fleur? (Il la ramasse.) Une marguerite! (Il la baise.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE.

Me voilà!... pour tout le reste du jour.

RESTAUT, allant au-devant d'elle.

Silence!

LUCIEN, regardant la fleur.

Que veux-tu dire, pauvre fleur?... et pourquoi es-tu tombée à mes pieds, comme un rameau d'espérance?

SÉRAPHINE, à Restaut.

Et le docteur vous a rassuré, sans doute?

RESTAUT.

Tout à fait!

LUCIEN, regardant par la fenêtre.

Ah! c'est dommage de mourir à présent. (Il tombe sur une chaise.

ACTE DEUXIÈME.

Salons riches, ouverts sur une galerie vitrée formant jardin d'hiver.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE NOIRMONT, seule avec ses valets; à un domestique. Elle est assise et écrit.

MADAME DE NOIRMONT.

Tous mes ordres ont été exécutés?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame la marquise.

MADAME DE NOIRMONT.

On s'est assuré de Chevet et de Tortoni?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Madame.

MADAME DE NOIRMONT.

Baptiste est-il revenu de chez la couturière?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame la marquise, elle attend dans l'antichambre.

MADAME DE NOIRMONT.

Faites-la entrer ici (Baptiste sort.) On disait hier que le bal de l'ambassade avait été le plus beau de la saison, parce qu'on y étouffait, nous verrons demain ce qu'on dira de celui-ci.

SCÈNE II.

MADAME DE NOIRMONT, SÉRAPHINE. *

SÉRAPHINE.

Je me rends aux ordres de madame la marquise.

MADAME DE NOIRMONT.

Ah! vous voilà, petite

SÉRAPHINE.

Est-ce que madame la marquise veut qu'on retouche à sa toilette de bal?

MADAME DE NOIRMONT.

Oui, deux pinces à faire au corsage; vous avez sans doute pensé que pendant les six mois que vous avez cessé de travailler pour moi, j'avais dû engraisser; et vous me faites un sac.

SÉRAPHINE.

Puisque Madame a consenti à me reprendre...

MADAME DE NOIRMONT.

Aussi je m'intéresserai à vous; à propos, n'êtes vous pas mariée?...

SÉRAPHINE.

Non, Madame.

MADAME DE NOIRMONT.

Pas le plus petit amour...

SÉRAPHINE, timidement.

Non, Madame.

MADAME DE NOIRMONT.

Vous avez une voix bien douce pour dire non. Je me rappelle, l'an dernier, vous commenciez un petit roman bien tendre et bien pur.

SÉRAPHINE.

Dans mon roman, Madame, il n'y avait pas d'amour, il n'y avait que de la reconnaissance.

MADAME DE NOIRMONT.

La reconnaissance... est encore une monnaie de l'amour.

SÉRAPHINE.

Je n'oserais pas.. celui qui en est l'objet est trop supérieur à moi par l'éducation.

MADAME DE NOIRMONT.

Que vous êtes naïve. Les hommes n'y regardent pas de si près, eux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, puis MADAME DE ROCHETAILLIS.

BAPTISTE, annonçant.

Madame la baronne de Rochetaillis demande à madame la marquise une minute d'entretien.

MADAME DE NOIRMONT.

Vous savez bien que je ne reçois pas aujourd'hui. Dites-lui que je suis enfermée avec ma couturière. (Le valet sort.) Elle comprendra ce que c'est, elle qui les garde des demi-journées pour essayer un corsage qui ne va jamais.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Je savais, très-chère, que vous alliez me refuser votre porte, mais j'ai sauté par-dessus la consigne et j'entre.

MADAME DE NOIRMONT, à Séraphine.

Allez m'attendre chez moi.

MADAME DE ROCHETAILLIS, s'asseyant.

Vous voyez une femme indignée; je suis allée hier au bal du duc d'Albane; je ne sais pourquoi on appelle cela un bal, c'était une cohue, et je n'ai pas dansé la plus petite polka, tous les hommes couraient après deux femmes étrangères avec des panaches et des pierres sur la tête, assez jolies, mais fades; j'en ai été pour mes frais. C'est bien fait, je n'avais pas amené mes danseurs... Ce soir, je prends mes précautions, et je viens vous demander des lettres d'invitation pour trois de mes fidèles... de jolies fractions d'agent de change que je vais rejoindre dans ma loge aux Italiens et que je vous ramène.

MADAME DE NOIRMONT.

Présentés par vous, ces Messieurs eussent été bien accueillis.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Me voyez-vous avec mon escorte faire mon entrée dans votre salon?... et puis je ne puis pas les mettre tous dans ma voiture, où mettrais-je mon mari?...

MADAME DE NOIRMONT.

Sur le siége, pour conduire, c'est un excellent cocher.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Ne riez pas de lui, ma chère, il est très-aimable depuis quelque temps; c'est l'Opéra qui a adouci ses mœurs.

MADAME DE NOIRMONT.

Il se met à la danse bien tard.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Je lui dirai votre mot.

MADAME DE NOIRMONT.

Gardez-vous-en bien, il ne m'aime pas déjà trop.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Vous avez tort, il vous cite toujours comme la femme la plus élégante et la plus spirituelle de Paris; je soupçonne même à mon cher mari des intentions...

MADAME DE NOIRMONT.

Comment, vous supposez?.. Est-ce que je sais danser, moi?..

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Je ne vous fais pas l'injure d'une assimilation, mais je crois les hommes capables de tout. Ils ont à la fois des objets de luxe et des objets de fantaisie. Ils ne sont jamais honteux d'avoir des amours sur tous les bâtons de l'échelle sociale. Peut-on profaner ainsi l'amour?... Fi! (Elle se lève.) Je vous laisse; nous allons être ce soir étincelante de beauté; vous ne voulez pas qu'il en réchappe.

MADAME DE NOIRMONT.

De qui voulez-vous parler? ..

MADAME DE ROCHETAILLIS.

De personne et de tous; de celui qu'on préfère et qu'on n'avoue jamais .. A propos, M. Lucien de Gerdry... continue-t-il à donner un démenti à la Faculté de médecine sous la forme d'une santé robuste?

MADAME DE NOIRMONT.

Je ne vous comprends pas.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Si!... vous savez bien?... on lui avait donné trois mois à vivre, à la condition de mener une vie calme, mais il a préféré la tempête pendant six semaines, il a voulu qu'un festin permanent fût ses Thermopyles; et voyez la méchanceté de dame nature, ce qui devait le tuer le sauva. Il en fut quitte pour une bonne fluxion de poitrine; il est vrai de dire que le jour où il se trouva guéri, il était ruiné, mieux que cela même, m'a-t-on dit, sur le point d'aller habiter une retraite économique, comme dit Figaro.

MADAME DE NOIRMONT.

Fable que tout cela!

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Non, pas une fable, mais une histoire vraie et qui tient du merveilleux, car une fée bienfaisante, sous la forme d'un notaire, paya les cinquante mille francs de dettes et lui rendit la liberté, à son grand étonnement

MADAME DE NOIRMONT, troublée.

J'ignorais ces détails.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Oh! quand un homme est jeune, beau, aimable.

MADAME DE NOIRMONT.

Je n'ai jamais bien analysé les qualités de M. de Gerdry.

MADAME DE ROCHETAILLIS, à part.

J'ai touché juste. (Haut.) Nous le verrons ce soir?...

MADAME DE NOIRMONT.

Je ne pense pas.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Lucien de Gerdry.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCIEN.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Ah! quel singulier hasard!... on doutait que vous dussiez venir; mais vous aimez à donner des démentis à toutes les prévisions. (Lucien la salue froidement, il salue respectueusement la marquise.) Vous paraissez contrarié... avez-vous perdu un pari au sport?.. le baccarat vous a-t-il maltraité?.. Vous êtes un beau joueur, dit-on, mais trop hardi.

LUCIEN.

Madame de Rochetaillis est bien bonne de s'intéresser ainsi à mes affaires .. mais il n'en est pas de même des personnes qui l'accompagnent; je viens de saluer un de mes anciens amis qui vous attend dans votre voiture, et je crois qu'il ne m'a pas rendu mon salut.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Oh! un homme de bourse, il a la vue basse. Les financiers ne saluent jamais que des chiffres.

LUCIEN.

Quand jadis il venait prendre part à mes soupers... il me reconnaissait de très-loin... Pardon de vous déranger, Madame, je venais pour solliciter...

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Accordé d'avance... (A la marquise.) Et mes invitations? (La

marquise les lui remet.) Il est discret; ne lui refusez pas ce qu'il demande.

MADAME DE NOIRMONT.

Vous badinez toujours...

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Je le trouve charmant! Il a un air rêveur plein de distinction. Adieu et merci, chère; monsieur de Gerdry, je vais gronder mon jeune Mondor. (Elle sort.)

SCÈNE V.

MADAME DE NOIRMONT, LUCIEN.

MADAME DE NOIRMONT *.

Quelle insupportable femme! Je crois qu'elle est venue ici exprès pour me parler de vous?

LUCIEN, agité et froissant ses gants.

Je saurai bien s'il a la vue basse.

MADAME DE NOIRMONT.

A quoi pensez-vous, Lucien?

LUCIEN.

Que vous disait-elle de moi, cette femme?

MADAME DE NOIRMONT.

Que sais-je?... elle me racontait votre histoire...

LUCIEN.

Qui reste encore pour moi un impénétrable mystère. J'ai de l'argent à vous, me dit un jour cet homme qui m'apportait la liberté, prenez sans scrupule... on vous le doit. Ah! je donnerais beaucoup à celui qui me dirait le mot de cette énigme.

MADAME DE NOIRMONT.

Ce n'est pas madame de Rochetaillis qui vous l'apprendra.

LUCIEN.

Pourquoi la recevez-vous, cette femme?

MADAME DE NOIRMONT.

Dans le monde, mon ami, on est souvent obligé de sourire à ses ennemis... Quand on rassemble une société dans un salon, on ne choisit pas, on prend dans la foule, au hasard, quelques beaux noms, quelques artistes célèbres et des femmes à la mode, et le seul but qu'on se propose dans ces tournois dansants, c'est de faire dire dans le monde : J'ai assisté hier au plus beau bal qu'on ait donné cet hiver : il y avait les plus jolies femmes de Paris. (Riant.) C'est la mode qui veut cela.

LUCIEN.

Et l'on est forcé de se trouver en contact avec des impertinents...

MADAME DE NOIRMONT.

Pourquoi attacher tant d'importance à un salut?

LUCIEN.

J'ai tort... je ne reçois plus; cependant j'ai remarqué que depuis quelque temps, des amis, si l'on peut appeler ainsi des gens que l'on héberge et qu'on grise, s'éloignent de moi, évitent les occasions qui nous réunissaient autrefois, pourquoi?

MADAME DE NOIRMONT.

Par jalousie. Votre mérite fait des envieux. Allons, convenez que vous êtes aujourd'hui dans un de vos jours noirs.

LUCIEN.

C'est possible! (A part.) Depuis huit jours je suis tellement préoccupé que j'oublie mes amis.

MADAME DE NOIRMONT, qui est allée s'asseoir sur le divan, à droite.

Lucien, venez vous asseoir là, près de moi. (Il s'approche lentement.) Vous détestez le monde, et moi je ne l'aime guère. Je le connais comme vous, je sais qu'il est injuste, impitoyable, et qu'il ne sait rien pardonner.

LUCIEN.

Aux riches il pardonne tout.

MADAME DE NOIRMONT.

Savez-vous l'idée que vient de me faire naître notre pensée commune sur la société. C'est de fuir le monde. . Après cette nuit de fatigue et d'ennui que je vous impose, et qui sera la dernière, nous irons, si vous le voulez, respirer un air plus pur, nous partirons pour l'Italie.

LUCIEN.

En ce moment?

MADAME DE NOIRMONT.

C'est mon pays de prédilection. Puis nous reviendrons par la Suisse, par l'Allemagne; vous me ferez admirer ce que je n'ai fait qu'entrevoir; vous m'apprendrez à discerner le beau; voilà donc qui est convenu, nous partons demain. Nous fuyons Paris et ses mille séductions. Lucien, croyez-moi, non-seulement c'est l'amitié qui vous prie, mais c'est la raison qui vous conseille.

LUCIEN, hésitant.

Ce voyage imprévu... et puis je ne veux pas abuser de la bienveillance de mon protecteur mystérieux.

MADAME DE NOIRMONT.

Nous partirons tous les deux de Paris à une heure de distance. Dites-moi, mon Lucien, vous m'aimez, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Si je vous aime! (Il lui prend la main et la baise.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SÉRAPHINE.

JOSEPH, entrant.

Mademoiselle Séraphine attend les ordres de Madame.

MADAME DE NOIRMONT.

Je l'oubliais. (Séraphine est sur le seuil de la porte.) Restez donc, c'est ma couturière... Entrez, petite.

SÉRAPHINE, à part.

Lucien!

MADAME DE NOIRMONT, se levant, à Lucien.

Il y a de jolies personnes chez ces filles du peuple; regardez celle-ci, je l'aime parce que c'est une bonne fille qui a des sentiments très-délicats. (Séraphine cherche le regard de Lucien.) Elle aime d'une façon toute romanesque un homme supérieur... c'est gentil, n'est-ce pas?... (A Séraphine.) Enfant, vous avez bien tort d'avoir tant de candeur; on ne vous en tiendra pas compte.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur de Restaut.

MADAME DE NOIRMONT.

Qu'il entre. (Lucien pose un doigt sur sa bouche. — Séraphine le regarde et fait signe que oui.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RESTAUT.

MADAME DE NOIRMONT.

Soyez le bienvenu, monsieur de Restaut, je vais achever ma toilette de bal, affaire grave qui me privera du plaisir de vous tenir compagnie, mais je vous laisse avec votre ami.

RESTAUT.

Tiens, c'est la charmante Séraphine qui est votre couturière? Bonjour, Séraphine.

SÉRAPHINE.

Bonjour, monsieur de Restaut.

MADAME DE NOIRMONT, bas à Restaut.

Monsieur de Restaut connaît aussi des couturières?

RESTAUT.

On a toujours besoin d'une robe.

MADAME DE NOIRMONT.

Elle est jolie!

RESTAUT.

Pour moi, les jolies femmes n'ont pas de rang.

MADAME DE NOIRMONT.

Vous êtes un révolutionnaire.

SÉRAPHINE, à part.

Il ne rougit point de dire qu'il me connaît, lui.

MADAME DE NOIRMONT, bas à Lucien, en souriant.

Je vais savoir d'elle le nom de son amoureux. Je ne sais pourquoi je me figure que M. de Restaut...

LUCIEN.

Pourquoi s'occuper?...

MADAME DE NOIRMONT.

Ce sera amusant. Venez, Séraphine .. (Elle se dirige vers sa chambre à gauche. — Lucien profite du moment où la marquise lui tourne le dos pour faire un nouveau signe à Séraphine.)

RESTAUT, bas à Séraphine.

Pas un mot à la marquise.

SÉRAPHINE, avec un mouvement de surprise et de peine.

Ah! (Elle sort derrière la marquise.)

SCÈNE VIII.

RESTAUT, LUCIEN.

RESTAUT.

Ah çà! que signifie ce sourire narquois de la marquise?

LUCIEN.

Elle a découvert je ne sais quel secret de Séraphine auquel tu ne serais pas étranger... et elle trouve plaisant de lui faire avouer. .

RESTAUT.

Oh! Séraphine ne dira rien. Mais il ne s'agit pas de cela. Je suis arrivé ici le premier pour te prévenir d'une surprise que je te fais...

LUCIEN.

Une surprise?

RESTAUT.

On a des amis ou on n'en a pas. Mon bonheur étant com-

plet, à moi, je songe au bonheur de ceux que j'aime; douze mille francs de rente me suffisent avec de la philosophie : *aurea mediocritas*. Mais pour toi...

LUCIEN.

Et ta surprise?

RESTAUT.

Il paraît que tu y tiens. La voici : j'ai fait inviter au bal de ce soir M. le baron de Mauperthuis et sa charmante fille.

LUCIEN.

Mademoiselle de Mauperthuis! et dans quel but?

RESTAUT.

Ma pensée est que tu as besoin d'une position et que la petite a cinq cent mille francs de dot. Ecoute-moi bien. Le docteur se doit à lui-même de s'excuser auprès d'un homme, un véritable phénix, de sa prédiction prématurée, et ne demandera pas mieux que de te serrer la main. D'un autre côté, la jeune fille qui cultive des marguerites se souvient toujours d'un assez mauvais sujet qui chantait des chansons bachiques pendant qu'elle soupirait la romance du *Saule*, contraste charmant que les femmes aiment.

LUCIEN.

En vérité, elle se souvient!

RESTAUT.

Tu t'attendris, c'est bon signe. Voilà donc mon programme : tu donnes une poignée de main au père et tu lui dis : Merci tu danses avec la jeune fille, et tu lui parles de marguerite, de harpe, de l'impression qu'elle a produite sur toi. Ce qu'elle répondra, je n'en sais rien, mais elle te croira... et ton ami fera le reste. Le père t'a ruiné, sa fille est le dédommagement qu'il te doit.

LUCIEN.

Vision et rêve!

RESTAUT.

Réalité.

LUCIEN.

C'est impossible!

RESTAUT.

Pourquoi?

LUCIEN.

Point de position.

RESTAUT.

Tu t'en feras une.

LUCIEN.

Point de fortune.

RESTAUT.

Deux mille francs de rente! Je connais beaucoup de gens riches qui n'en ont pas autant.

LUCIEN.

Mais demain je pars pour l'Italie!

RESTAUT.

Allons donc! on ne va plus en Italie; c'est un pays qu'on raconte, mais qu'on ne voit pas.

LUCIEN.

La marquise la désire.

RESTAUT.

Et pour satisfaire un caprice de la marquise, tu vas perdre un temps précieux.

LUCIEN.

Je n'ai pas osé la refuser.

RESTAUT.

Mais je m'y oppose; ce n'est pas dans mon programme.

LUCIEN.

Cette femme m'enveloppe de tant de soins et de tant d'amour que je me laisse tout persuader.

RESTAUT.

C'est assez longtemps sacrifier aux faux dieux; brise ton joug, et vouons-nous au culte de l'amour légitime. Tiens, voici la marquise qui introduit ta fiancée et ton sauveur; on n'est pas plus aimable. Suis-je ou non un habile diplomate?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME DE NOIRMONT, DE MAUPERTHUIS, MADEMOISELLE HERMINIE.

MADAME DE NOIRMONT.

Oh! que c'est bien à vous, Mademoiselle, d'avoir accepté mon invitation.

HERMINIE.

J'ai été si heureuse de la recevoir.

MADAME DE NOIRMONT.

Le docteur trouvera dans les salons voisins des joueurs de wisth dignes de lui, et j'espère qu'il ne s'ennuiera pas trop.

DE MAUPERTHUIS.

Oh! Madame!

MADAME DE NOIRMONT.

Mais je crois que monsieur de Mauperthuis est en pays de connaissance! J'ai l'honneur de lui présenter monsieur Lucien de Gerdry.

HERMINIE.

C'est lui!

MADAME DE NOIRMONT.

Veuillez excuser une maîtresse de maison qui se doit à ses invités. (Elle salue. — A Lucien.) La fille est trop jolie pour que vous gardiez rancune au père. (Elle rentre dans le salon.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté MADAME DE NOIRMONT.

DE MAUPERTHUIS.

J'ai appris avec joie, Monsieur, par votre ami, monsieur de Restaut, que la nature avait encore une fois fait mentir la science; croyez que je m'en réjouis sincèrement.

RESTAUT, bas à Herminie.

C'est un danseur des plus distingués. (Bas à Lucien.) Et mon programme? — La main au docteur.

LUCIEN, tendant la main au docteur.

Votre arrêt, docteur, a eu pour résultat de m'ouvrir les yeux sur les faux amis qui m'entouraient... et sur des dévouements que je n'appréciais pas assez.

RESTAUT.

Et grâce à vous, il est devenu si raisonnable et si méditatif, qu'il occupe ses loisirs à faire des vers. Oui, Mademoiselle, il est un peu poëte. Il a fait dernièrement des vers charmants sur un rien, sur une marguerite.

HERMINIE, émue.

Ah!

RESTAUT.

Elle a rougi... Comment disent-ils donc?...

LUCIEN.

A quoi bon, Restaut?...

RESTAUT.

On peut toujours dire une jolie chose... n'est-ce pas, Mademoiselle, fût-elle en vers?

> Fleur des jardins, doux souvenir,
> Je n'ose, hélas! sur ta corolle,
> Cueillir la suprême parole
> Qui renferme mon avenir.
> Avec bonheur je t'ai cachée,
> De peur d'un espoir incertain,
> Et je la garde desséchée,
> N'osant y lire mon destin.

DE MAUPERTHUIS.

Ils sont charmants!

HERMINIE.

Monsieur voudra-t-il les écrire sur mon album?

LUCIEN.

Bien volontiers.

RESTAUT.

Mais voici les salons qui s'emplissent, on va danser.

HERMINIE.

Et maintenant que monsieur de Gerdry a fait sa paix avec mon père, voudra-t-il me servir de cavalier pour la première valse?

LUCIEN.

J'allais vous en prier, Mademoiselle.

HERMINIE.

Et je vous ai prévenu. Si le père a eu des torts, la fille ne veut pas encourir de disgrâce.

RESTAUT.

Docteur, le wisth vous attend.

DE MAUPERTHUIS.

Je suis à vous, Monsieur. (Ils vont dans le salon voisin.)

LUCIEN, à Herminie.

Votre père, Mademoiselle, m'a rendu un service véritable, et j'en suis d'autant plus heureux, qu'il m'offre l'occasion de me rapprocher de vous. Car moi aussi j'ai un pardon à vous demander.

HERMINIE.

Vous, Monsieur?

LUCIEN.

C'est d'avoir essayé de mourir... si près de vous.

HERMINIE, troublée.

Je crois que j'entends les premières mesures.

LUCIEN.

Et cependant j'ai conservé cette fleur. (Il tire un petit portefeuille et montre une marguerite.)

HERMINIE, vivement.

Quel enfantillage!

SCÈNE XI.

HERMINIE, LUCIEN, MADAME DE NOIRMONT, MADAME DE ROCHETAILLIS, entrant à droite.

MADAME DE ROCHETAILLIS, à la marquise.

Il paraît que c'est une affaire décidée. Je vois les jeunes gens fort d'accord

LUCIEN.

Si Mademoiselle veut accepter mon bras...

MADAME DE NOIRMONT, descendant vers eux.

Monsieur Lucien !.. Mille pardons, Mademoiselle, de vous prendre un instant votre danseur.

LUCIEN.

J'ai invité Mademoiselle à danser, et l'orchestre a donné le signal.

MADAME DE NOIRMONT.

Ce que j'ai à vous dire ne permet aucun retard; Mademoiselle le permet.

HERMINIE, quittant le bras de Lucien.

Madame ..

MADAME DE ROCHETAILLIS, descendant la scène.

Mademoiselle n'ose peut-être pas entrer seule dans les salons, je me ferai un vrai plaisir de l'y conduire. (A part.) La lionne va montrer ses griffes.

MADAME DE NOIRMONT.

Vous m'obligerez, très-chère...

MADAME DE ROCHETAILLIS, s'en allant.

J'aime à rendre service à mes amies. (A Herminie.) Venez, Mademoiselle. (Elles sortent à gauche.)

SCÈNE XII.

MADAME DE NOIRMONT, LUCIEN.

MADAME DE NOIRMONT.

Lucien, vous ne danserez pas avec cette jeune fille, je ne le veux pas.

LUCIEN.

Mais c'est vous qui tout à l'heure...

MADAME DE NOIRMONT.

Tout à l'heure je ne savais rien, et maintenant je sais tout.

LUCIEN.

Quoi donc, Madame ?..

MADAME DE NOIRMONT.

On vient de m'assurer que M. de Restaut est venu solliciter chez moi une invitation pour M. de Mauperthuis et sa fille, afin de vous ménager une entrevue et une réconciliation.

LUCIEN.

Madame ..

MADAME DE NOIRMONT.

Et l'on ajoute que vous avez choisi mon salon pour faire vos accordailles.

LUCIEN.

On exagère...

MADAME DE NOIRMONT.

Comment ? ce bruit serait-il fondé ?.. oh ! non, vous êtes incapable d'une pareille ingratitude...

LUCIEN, froissé.

Il est vrai, Madame, que M. de Restaut, mon ami, a conçu la possibilité d'un mariage; je vous l'avoue, parce que cela est Mais ce qu'il a fait, il l'a fait à mon insu, et je viens d'être instruit de son projet, il n'y a qu'un instant.

MADAME DE NOIRMONT.

Eh bien ! rassurez-moi, dites-moi que ce projet n'aura été qu'un rêve...

LUCIEN.

Je ne puis pas en vouloir à un ami de songer à mon avenir

MADAME DE NOIRMONT.

Mais vous ne me répondez pas, Lucien.

LUCIEN.

Que vous dirai-je de plus ?

MADAME DE NOIRMONT.

Mais vous avez donc consenti... car vous ne me mettriez pas dans le cas de vous prier...

LUCIEN, froidement.

J'ai invité mademoiselle de Mauperthuis, et je vais...

MADAME DE NOIRMONT, vivement.

Vous n'irez pas, Lucien, je vous prie de n'y pas aller.

LUCIEN.

C'est impossible, Madame.

MADAME DE NOIRMONT.

Impossible ! Oh ! je me charge de vous excuser...

LUCIEN.

Désespéré de vous désobéir.

MADAME DE NOIRMONT.

Eh bien ! je vous le défends!

LUCIEN, furieux.

Madame, prenez garde, on vous entend.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME DE ROCHETAILLIS.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Eh bien ! monsieur de Gerdry, voilà trois danseurs que refuse mademoiselle de Mauperthuis en vous attendant.

LUCIEN.

Je m'empresse de me rendre à mon devoir, Madame, et je vous remercie d'avoir bien voulu me le rappeler. (Il sort. La marquise le suit des yeux.)

MADAME DE ROCHETAILLIS

Vous arriverez trop tard ; elle a accepté le quatrième. (Un danseur vient saluer la marquise et lui demander une valse.)

MADAME DE NOIRMONT.

Je suis à vous, Monsieur. (Elle donne la main à son danseur. — En passant près de madame de Rochetaillis, bas.) Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous êtes venue me conter.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Vous le lui avez donc demandé?

MADAME DE NOIRMONT, sortant.

Quelle odieuse femme!

SCÈNE XIV.

MADAME DE ROCHETAILLIS, D'OUTREVILLE, BOURDAIS, ARTHUR, INVITÉS.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

La marquise n'a pas de bonheur cette année.

D'OUTREVILLE.

Madame de Rochetaillis sourit, il y a une méchanceté en l'air. Avez-vous une victime pour ce soir?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Peut-être.

D'OUTREVILLE.

Qu'elle vienne, nous allons préparer le sacrifice.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

La victime ne veut pas se laisser immoler.

D'OUTREVILLE.

Il y en a donc une? Et son nom?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

La marquise de Noirmont.

BOURDAIS.

Contez-nous ça.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Figurez-vous que la marquise a appris... je ne sais comment, le mariage de votre ami Lucien.

D'OUTREVILLE.

Notre ami... jadis; et avec qui, s'il vous plaît?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Si je vous le dis, vous le répéterez à tout Paris ce soir, et demain, quand je le raconterai, tout le monde aura l'air de le savoir avant moi.

D'OUTREVILLE.

Baronne, vous en avez envie; il ne faut que vous prier...

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Que me donnez-vous pour mon indiscrétion?

D'OUTREVILLE.

Une discrétion.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Monsieur Bourdais, le financier, s'engage-t-il aussi?

BOURDAIS.

Oui, Madame.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Eh bien! M. Lucien de Gerdry pourrait bien épouser mademoiselle de Mauperthuis.

TOUS, se récriant.

Oh! oh!

D'OUTREVILLE.

Épouser mademoiselle de Mauperthuis! c'est impossible!

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Vous vous récriez... pourquoi non?

D'OUTREVILLE.

Il a donc la permission de. . sa famille?

BOURDAIS.

Est-ce qu'Hermione signe au contrat?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Je crois qu'Hermione a l'intention d'aller le chercher au pied de l'autel.

D'OUTREVILLE.

Il eût été plus rationnel d'épouser la marquise, ne fût-ce que par reconnaissance.

BOURDAIS.

Le bruit a couru que c'était une affaire faite, et qu'il avait reçu la dot avant le mariage.

D'OUTREVILLE.

Pour un homme ruiné, il mène un train scandaleux. (Lucien paraît dans le fond.) Tout à l'heure encore, au lansquenet, il perdait un banco de six mille francs; il était silencieux et promenait ses mains dans le désert de ses poches, quand survint un monsieur tout de noir habillé qui lui remit un portefeuille...... et il acquitta sa dette. (Lucien paraît dans le fond.)

BOURDAIS.

Et quel était ce monsieur?

D'OUTREVILLE.

C'était Banco, un spectre de financier.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

C'était un notaire...

BOURDAIS.

Le sien!

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Non, celui de la marquise.

BOURDAIS.

Ah! je trouve qu'il joue gros jeu!

D'OUTREVILLE.

Il joue son honneur et il perd.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.

Vous êtes un misérable et un insolent!

D'OUTREVILLE, froidement.

Ah! c'est vous? eh bien! vous pouvez appeler les laquais de la marquise pour me châtier ou me faire jeter par la fenêtre.

LUCIEN.

Je vais vous tuer sans le secours de personne.

D'OUTREVILLE.

Tout beau, monsieur Lucien, il faut pour cela que je le veuille.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Ah! Messieurs, une dispute pour quelques méchants propos! Soyez raisonnables et surtout ne troublez pas le bal. (Elle sort.)

LUCIEN.

Vous avez des témoins, Monsieur?

D'OUTREVILLE.

Monsieur, si je vous faisais l'honneur de me battre avec vous, j'en trouverais sans doute; y a-t-il quelqu'un ici qui veuille vous en servir? (Personne ne répond.)

LUCIEN.

C'est un prétexte de lâche.

D'OUTREVILLE.

Monsieur de Gerdry, je me suis battu six fois déjà, et vous le savez, car vous avez eu l'honneur d'être mon témoin. Me suis-je conduit lâchement dans ces duels provoqués presque tous par des susceptibilités ridicules. Je n'ai jamais reculé, parce que les adversaires se valaient entre eux; mais aujourd'hui il n'en est pas ainsi.

LUCIEN.

Vous êtes un calomniateur.

D'OUTREVILLE.

Je ne demande pas mieux que vous me le prouviez; et alors je suis à vous.

LUCIEN.

Monsieur d'Outreville, je vais vous insulter avec la main.

D'OUTREVILLE.

Ah çà! vous prenez donc votre rôle au sérieux?

LUCIEN, s'avance sur lui, Bourdais se place entr'eux d'eux.

Je vous dis que je vous soufflette.

D'OUTREVILLE.

Je suis coudoyé quelquefois dans la rue par des hommes ivres ou des gens sans aveu, et je passe mon chemin sans tourner la tête.

LUCIEN, exaspéré.

Je vous dis que je vous tuerai.

D'OUTREVILLE.

Voyons, Messieurs, expliquez à monsieur de Gerdry pour quelle raison je refuse ce cartel, puisqu'il ne veut pas le comprendre.

BOURDAIS.

Monsieur Lucien, mon ami, monsieur le vicomte d'Outreville suppose qu'ayant... compromis votre honneur, vous n'avez pas le droit de croiser le fer avec un homme d'honneur.

LUCIEN.

Infamie et mensonge!

BOURDAIS.

Prouvez-le?

D'OUTREVILLE.

Point d'interrogatoire ici! Bourdais; que Monsieur choisisse un jury d'honneur, et ce que le jury décidera sera fait!

LUCIEN.

Ah! je vous reconnais, Messieurs! C'est l'homme ruiné que vous insultez, et pourtant je vous ai fait l'aumône; vous avez mangé à ma table et vous avez gagné ou pris mon argent; j'avais assez d'honneur alors..

D'OUTREVILLE.

Oui... mais depuis...

LUCIEN.

Un jury d'honneur?... que peut-il décider? quels faits produirez-vous?

D'OUTREVILLE.

En matière de point d'honneur, les présomptions sont des faits...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DE MAUPERTHUIS.

LUCIEN.

Monsieur de Mauperthuis!

D'OUTREVILLE.

Monsieur de Gerdry, tenez, voici monsieur le baron de Mauperthuis, un homme honorable et juste, voulez-vous qu'il préside le jury et qu'il décide?

LUCIEN.

Oh! non, non pas lui!

D'OUTREVILLE.

Vous voyez, Messieurs.

LUCIEN.

Eh bien! j'accepte... Que monsieur de Mauperthuis prononce.

D'OUTREVILLE.

Ces Messieurs vont vous instruire de ce qui se passe entre monsieur de Gerdry et moi; ils vous diront pourquoi je refuse une provocation, et vous aurez à déclarer si, l'épée à la main, ces deux hommes sont égaux, moi et Monsieur.

MAUPERTHUIS.

C'est étrange, cela, Messieurs; permettez-moi de me récuser.

D'OUTREVILLE.

Il le faut pour vous-même.

MAUPERTHUIS.

Pour moi?... et qu'ai-je à faire en ceci?

D'OUTREVILLE.

Vous apprécierez. (A Lucien.) Que monsieur de Gerdry suive ces Messieurs et se défende, ou qu'il choisisse un défenseur.

LUCIEN.

Monsieur de Gerdry n'a rien à dire, les calomnies ne peuvent l'atteindre.

D'OUTREVILLE.

Allez, Messieurs, et soyez impartiaux. (Tous les hommes remontent au fond où ils tiennent conseil; d'Outreville reste sur le devant, à gauche.)

LUCIEN, tombant assis à droite.

Où en suis-je donc venu? et qu'est-ce que cette femme a fait de moi?... (Il tombe sur un divan.)

MADAME DE ROCHETAILLIS, rentrant. A d'Outreville.

Eh bien! l'orage s'est-il apaisé? j'espère que je ne suis pour rien dans vos querelles?...

D'OUTREVILLE.

Rassurez-vous, le bal ne sera pas troublé, vous ne perdrez pas un danseur.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Quel conciliabule!

D'OUTREVILLE.

Ce sont les juges de notre différend. Si vous voulez y assister.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Dieu m'en garde? (A Lucien, en passant.) Je suis heureuse d'apprendre que cette querelle n'aura pas de suites. (Elle sort.)

LUCIEN, se levant.

Ils ont décidé, mon sang se glace; parlez Monsieur.

DE MAUPERTHUIS.

Le jury d'honneur, librement choisi par les deux adversaires, messieurs d'Outreville et de Gerdry, sur la question d'honorabilité de l'un des adversaires, déclare après les explications données ne pas être assez éclairé

LUCIEN.

Ah!

DE MAUPERTHUIS.

Et dit que le duel entre messieurs d'Outreville et de Gerdry ne saurait avoir lieu.

LUCIEN, atterré.

C'est un rêve affreux!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, HERMINIE.

HERMINIE, à Lucien.

Eh bien! Monsieur, il faut donc que je vienne moi-même vous chercher; j'ai déjà manqué deux valses.

MAUPERTHUIS, bas.

Refusez, Monsieur. (Haut, à sa fille.) Impossible, Herminie, Monsieur ne danse pas.

LUCIEN.

Oh! la mort plutôt que la honte.

HERMINIE.

Pourquoi donc?

DE MAUPERTHUIS.

Le bal va finir... venez. (Il va pour l'emmener, Restaut paraît au fond.)

LUCIEN, pleurant.

Messieurs, c'est une action lâche que vous venez de commettre. Monsieur, je vous conjure de révoquer cet arrêt et de m'entendre ***, je sens mon cœur qui bondit dans ma poitrine et qui me dit que je ne suis pas déshonoré! Battez-vous, monsieur Doutreville, tuez-moi! mais battez-vous.

DOUTREVILLE.

Je suis fâché de l'issue de cette affaire; ce duel devient impossible, et vous le comprenez... vous n'avez pas trouvé un homme d'honneur pour vous servir de témoin.

RESTAUT.

Vous vous trompez, Messieurs, me voici!

LUCIEN.

Restaut!... ah!

ACTE TROISIÈME.

Un cabinet d'étude; une lampe jette une lueur expirante.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, endormi; SÉRAPHINE, entrant.

SÉRAPHINE.

Ce n'est pas aujourd'hui comme il y a deux ans, le sommeil après une nuit d'orgie : c'est le sommeil après l'étude incessante... et cependant hier il a atteint son but; il a réussi, dit-on, dans ce brillant concours. Quel est donc ce travail qui a demandé tant de veilles? (Elle regarde sur la table. Elle lit.) « A toi, « mon cher Restaut, mon seul ami, à toi, Séraphine, le seul « sourire de ma vie... » (Parlé.) C'est gentil. (Lisant.) « Voici mes « dernières volontés si je succombe dans cette lutte. » (S'arrêtant.) M'aimerait-il?... oh!... je n'ose l'espérer. Si je pouvais lui prendre cette lettre commencée?... Tu ne m'entends pas, mon Lucien, tu dors... Je peux donc te dire que toi aussi, tu es le seul sourire de ma vie et la seule affection de mon cœur.

LUCIEN, sortant d'un songe.

Ce duel avec l'étude! aucun jury n'a pu me le refuser, celui-là.

SÉRAPHINE.

Quelle agitation!... Monsieur Lucien! monsieur Lucien!...

LUCIEN, s'éveillant.

Hein?... qui vient là? Que cette nuit est longue!...

SÉRAPHINE, éteignant la lampe.

La nuit!... il est grand jour.

LUCIEN.

Tiens! c'est toi, Séraphine? quelle heure est-il donc?

SÉRAPHINE.

Il est neuf heures... l'heure de ma visite de chaque jour.

LUCIEN.

Neuf heures! encore une heure d'attente... que faire pendant une heure? tu avais bien besoin de me réveiller... Je dormais, je ne souffrais pas... (Il se lève.)

SÉRAPHINE.

Eh bien! reposez encore : c'est l'ordonnance de votre petit docteur.

LUCIEN.

C'est que tu ne peux pas comprendre mes appréhensions, toi, ma toute bonne, ma toute jolie Séraphine.

SÉRAPHINE.

Vous me trouvez... jolie?... voilà la première fois que vous me le dites.

LUCIEN.

Tu ne m'as pas abandonné, toi; aussi je t'aime.

SÉRAPHINE.

Bien sûr?

LUCIEN, à part, avec désespoir.

Oh! pourquoi ne suis-je pas riche? j'aurais été si heureux d'assurer son avenir.

SÉRAPHINE.

A qui pensez-vous donc?

LUCIEN, sans l'écouter.

Oh! madame de Noirmont, que vous m'avez fait de mal!

SÉRAPHINE.

Il ne fait plus attention à moi.

LUCIEN.

Pauvre Restaut, comme il s'abuse... Il est, dit-il, certain du succès.

SÉRAPHINE.

Comment, depuis dix mois c'est toujours la même exaltation? Je vais me fâcher, Monsieur!

LUCIEN.

Oh! pardon, mon petit mentor.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RESTAUT.

RESTAUT.

Monsieur le professeur de la Faculté de médecine, agréez mes très-humbles respects. Bonjour, Séraphine.

LUCIEN.

Tu espères donc que ce matin?...

RESTAUT.

Je l'ai lu hier sur la figure des juges. Tu l'emporteras sur tous les concurrents.

LUCIEN.

Que Dieu le veuille.

RESTAUT, lui donnant une lettre.

Ah! voilà encore une lettre...

LUCIEN, vivement.

De monsieur de Mauperthuis.

RESTAUT, l'observant.

Non... d'elle... de madame la marquise de Noirmont.

LUCIEN.

Ah! Restaut... si... la marquise, comprenant l'affront sanglant qui m'a été fait, voulait le réparer... si...

RESTAUT, froidement.

Lis cette lettre, alors, et dis adieu à tous mes projets.

LUCIEN, prenant une résolution.

Cette lettre aura le sort de toutes les autres. (Il va la jeter au feu.)

RESTAUT.

Bravo! la marquise n'est plus à craindre.

SÉRAPHINE, le prenant à part.

J'en suis certaine... J'ai des raisons pour vous l'assurer; je vous conterai cela.

RESTAUT.

D'ailleurs, un homme qui, comme toi, a tant fait pour l'humanité...

LUCIEN, avec explosion.

Encore ce mot! mais que vient faire l'humanité dans tout ceci? Non! je n'ai rien fait pour elle. Si je tiens à être nommé, c'est pour aller dire à mon adversaire : Le docteur de Gerdry, professeur à l'école, lauréat de l'Académie, est-il digne de croiser le fer avec vous, monsieur d'Outreville?...

RESTAUT, enchanté.

J'y compte bien. Ce matin le triomphe, et ce soir ou demain l'expiation. (A part.) Mais ceci me regarde.

SÉRAPHINE.

N'est-ce pas à dix heures que vous devez aller connaître la décision de vos juges. Regardez la pendule *...

LUCIEN.

Le moment est arrivé, et je doute, je tremble...

RESTAUT.

Allez chercher vos palmes, mon cher professeur.

LUCIEN.

Mes vrais amis, je vous ai bien fait souffrir; tous deux m'aimerez-vous encore?

RESTAUT.

Mais va donc!

SÉRAPHINE, lui donnant son chapeau.

Mais partez donc!

LUCIEN.

Oui, mes amis, oui, adieu. (Lucien sort. Restaut prend dans un buffet deux fleurets.)

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, puis RESTAUT.

SÉRAPHINE.

Je suis le seul sourire de sa vie. . Je puis attendre, à présent... car j'espère.

RESTAUT.

N'oublions rien. (Il pose ses fleurets sur la table à gauche.)

SÉRAPHINE.

Ah! mon Dieu! quel appareil!

RESTAUT.

Je vais prendre une leçon d'escrime!... oh! c'est un jour solennel, celui qui décide de l'avenir d'un homme!...

SÉRAPHINE.

Il a eu un beau succès hier à ce concours, n'est-ce pas?... Quel dommage que les femmes n'entrent pas dans ces endroits-là!

RESTAUT.

Oh! oui, il a été éloquent et profond... pauvre Lucien! combien il lui a fallu de persévérance et d'énergie!

SÉRAPHINE.

Vous étiez là aussi, et vous lui avez crié courage!... Recueilli chez vous, c'est à vous qu'il devra tout...

RESTAUT.

C'est à vous, enfant, qui, par votre présence, ranimiez ce courage défaillant.

SÉRAPHINE.

Je vous dis, moi, que c'est à vous... Est-ce que j'aurais su trouver vos paroles sévères et pleines de raison que j'entends encore...

RESTAUT.

Est-ce que mes paroles ont jamais valu un seul de vos regards; dans les premiers temps, quel effet produisaient mes conseils? un abattement profond, un morne désespoir... Vous arriviez, et l'espérance lui revenait au cœur. Aussi, soyez glorieuse, Lucien sera bientôt puissant et célèbre!

SÉRAPHINE.

Quelle joie!... Si vous saviez comme il nous aime; tenez, tout à l'heure. . je...

RESTAUT.

Je voudrais bien voir qu'il ne vous aimât pas... vous dont le dévouement désintéressé...

SÉRAPHINE.

Désintéressé! oh! non. Tenez, je puis vous parler à cœur ouvert, maintenant que je connais le secret de son âme. Savez-vous pourquoi je me dévouai d'abord à lui?... ma mère était dangereusement malade... c'était l'hiver, et j'avais besoin d'argent; je me souvins qu'une dame pour laquelle j'avais travaillé me devait soixante francs environ. J'y cours; un domestique m'annonce que sa maîtresse est absente et m'engage à revenir plus tard. Plus tard; mais ma pauvre mère ne peut plus attendre, monsieur; puis, m'apprêtant à sortir, je fus arrêtée par un jeune homme qui avait tout entendu, et qui, touché de mon désespoir, me dit : Vous êtes une honnête fille, Mademoiselle, prenez ce papier, il y a dedans de quoi soulager votre mère. Ce jeune homme, c'était Lucien... Comme il est de ces services dont on n'est jamais quitte, j'ai voulu devenir son amie, sa sœur, sa garde-malade... j'ai voulu lui consacrer toute ma vie. Vous le voyez donc bien, ce n'est pas du désintéressement... c'est de la reconnaissance.

RESTAUT.

Oh! vous l'avez bien payé cent fois!...

SÉRAPHINE.

Pas encore autant qu'il le mérite.

RESTAUT.

Oui, il le mérite, car il a bien souffert! Vous n'avez pas assisté à cette fatale soirée de madame de Noirmont, où vingt hommes contre un, une société toute entière, frappait de sa réprobation un homme égaré!... Oh! mais justice se fera... fiez-vous à lui et à moi.

SÉRAPHINE.

Je ne vous comprends pas.

RESTAUT.

L'Académie a déjà couronné un de ses livres, et dans une heure il aura une chaire de professorat.

SÉRAPHINE, à part.

Être aimée de lui! oh! je serais trop heureuse!

RESTAUT.

Et vous tous, qui avez été si sévères pour lui, il faut qu'aujourd'hui vous lui rendiez justice.

MADAME DE ROCHETAILLIS, au dehors.

Monsieur de Restaut est chez lui?... c'est bien, j'ai à lui parler.

RESTAUT, à part.

Madame de Rochetaillis, déjà!... (Haut.) Séraphine, Lucien a encore besoin de vous, attendez-moi là. (Il lui indique la chambre à gauche.)

SÉRAPHINE, vivement.

Lucien a encore besoin; je ne m'éloigne pas.

SCÈNE IV.

Les mêmes, MADAME DE ROCHETAILLIS.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Ah! vous voilà, mon cher monsieur de Restaut, vous êtes tout surpris de me voir; aussi n'est-ce pas madame de Rochetaillis qui vient vous rendre visite, c'est une humble dame de charité qui vient quêter pour les pauvres de son arrondissement.

RESTAUT.

Et vous avez songé à moi? grand merci... (A part.) Mais mademoiselle de Mauperthuis devait l'accompagner. (Haut.) Vous êtes seule?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Mademoiselle de Mauperthuis m'attend dans ma voiture.

RESTAUT.

Et pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Vous êtes, mon cher, un fort honnête homme; mais moi, je suis une femme fort prudente; au nom de la charité, je puis entrer chez un garçon, mais ce n'est pas permis aux filles de famille; du reste, je vous avouerai que je n'y pensais nullement; mais ce matin, en parcourant la liste des personnes que j'avais à visiter, je ne sais comment cela s'est fait, mais votre nom écrit en grosses lettres m'a sauté aux yeux.

RESTAUT.

Le hasard! (A part.) C'est moi-même qui l'ai écrit.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Pouah! comme ça sent le cigare chez vous, monsieur de Restaut.

RESTAUT.

Vous n'êtes pas chez moi, vous êtes chez monsieur Lucien, j'habite le pavillon voisin.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Lucien!

RESTAUT, à part.

Je la mets sur la voie.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Qu'est-ce que ce nom-là? Ah! c'est le désespéré de madame de Noirmont.

RESTAUT, à part.

Nous y voilà!

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Que fait-il donc ici?...

RESTAUT.

Il travaille nuit et jour, et aujourd'hui même il sera reçu professeur à l'Ecole de médecine.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Ah! il tentera sans doute la cure de la marquise.

RESTAUT.

Est-elle donc si malade? En effet, vous connaissez beaucoup madame la marquise de Noirmont.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Je la connais... je la connais, comme on connaît tout le monde... On va chez elle comme on va partout... Notez que je n'en dis pas de mal; elle est veuve, elle est riche, elle peut dépenser son argent comme elle l'entend, seulement je lui reproche d'avoir boudé cet hiver... elle soupirait à huis-clos... comme Ariane.

RESTAUT.

Et sait-on pourquoi elle boude?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Il y a là-dessus dix versions différentes... et j'en ai fait neuf pour ma part.

RESTAUT.

Y en a-t-il une de vraie?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Il doit y en avoir neuf.

RESTAUT.

Je ne vous en demande qu'une.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

La vraisemblable, c'est que monsieur d'Outreville est très-assidu près de la marquise.

RESTAUT.

Et vous le croyez?...

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Non, mais je crois que monsieur Lucien n'a pas cessé de la voir... car je n'admets pas la dixième version, celle qui n'est pas de moi, que ce beau ténébreux rêve toujours son mariage avec mademoiselle de Mauperthuis.

RESTAUT.

Et mademoiselle de Mauperthuis, que dit-elle?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Rien. . Vous savez, les jeunes filles... Ah! si je les voyais en presence... je saurais bientôt à quoi m'en tenir. (Se levant.) Mais j'oublie le but de ma visite; et votre offrande?

RESTAUT.

La voici!

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Et celle de ce miraculeux médecin?

RESTAUT.

Si vous étiez assez bonne pour revenir... vous sauriez alors .. à quoi vous en tenir... sur la dixième version...

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Vous avez raison, je reviendrai après la tournée faite. — C'est curieux un appartement de garçon. (Elle remonte.)

RESTAUT.

Vous n'en avez jamais vu?

MADAME DE ROCHETAILLIS.

Voilà un impertinent! Je ne connais en fait d'appartement de garçon que celui de mon mari. Au revoir monsieur de Restaut. (Elle sort.)

SCÈNE V.

RESTAUT SÉRAPHINE.

RESTAUT.

N'hésitons plus, cette lettre à la marquise. (Appelant.) Séraphine!... (Elle entre.) Encore un service, veuillez porter ce pli à madame de Noirmont. Remettez-le-lui à elle-même. C'est de la plus grande importance. (Elle remonte.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, transporté, entrant.

Nommé! Où vas-tu, Séraphine, tu pars quand j'apporte la joie; nommé! je suis nommé professeur de la Faculté.

SÉRAPHINE.

Béni soit Dieu!

RESTAUT.

J'en étais sûr!

LUCIEN.

Maintenant, cours chez d'Outreville. Séraphine, Restaut, si le sort des armes doit m'être contraire, ma dernière pensée sera pour vous, mes deux seuls amis. (Il remonte.)

SÉRAPHINE, à Restaut.

Il va se battre. Oh! je reste!

RESTAUT, bas.

Je vous ai dit que ce pli était de la plus haute importance pour Lucien.

SÉRAPHINE.

Je pars alors... Mais, monsieur de Restaut, veillez bien sur lui, je vous en supplie.

RESTAUT.

Comptez sur moi. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

LUCIEN, RESTAUT.

LUCIEN, transporté.

Oh! travaux opiniâtres, nuits sans sommeil! j'oublie tout. Mais va donc chez d'Outreville.

RESTAUT*.

C'est inutile.

LUCIEN.

Hésiterais-tu au moment solennel?

RESTAUT, montrant les épées.

Regarde!

LUCIEN, lui prenant la main avec transport.

Merci, mais qu'attends-tu?

RESTAUT.

Ton adversaire, et le voici.

LUCIEN.

Ah! je puis donc le regarder en face.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, D'OUTREVILLE, BOURDAIS.

D'OUTREVILLE.

Monsieur de Restaut, je me rends à votre invitation.

RESTAUT.

Monsieur d'Outreville, merci, et vous autres, Messieurs, merci.

LUCIEN, allant à eux.

Messieurs...

D'OUTREVILLE, détournant la tête.

En nous priant de venir chez vous, monsieur de Restaut, nous ne nous attendions pas ..

RESTAUT.

A rencontrer monsieur Lucien de Gerdry? c'est pourtant bien simple, vous êtes chez lui.

D'OUTREVILLE.

Sortons.

RESTAUT.

Un instant, Messieurs.

LUCIEN, sourdement à d'Outreville.

D'Outreville!

RESTAUT.

Lucien, un peu de patience.

LUCIEN.

Mais qu'as-tu donc?

UN VALET, annonçant.

Monsieur de Mauperthuis!...

RESTAUT.

Enfin!!

DE MAUPERTHUIS.

Vous m'avez fait demander un instant d'entretien, Monsieur, me voici.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DE MAUPERTHUIS.

RESTAUT, saluant de Mauperthuis.

Merci, Monsieur. (A Lucien.) Maintenant, Lucien, toi que je m'honore d'appeler mon ami, lève la tête! Nous allons tous pouvoir jouer nos rôles à visage découvert.

DE MAUPERTHUIS.

Puis-je savoir?

RESTAUT.

Monsieur de Mauperthuis, vous fûtes choisi dans une déplorable affaire pour prononcer sur l'honorabilité d'un homme qui demandait aux armes le soin de venger un affront sanglant. Dans votre conscience, et dans la vôtre, monsieur Bourdais, et dans la vôtre, Messieurs, vous crûtes devoir refuser le patronage de mon honneur et flétrir cet homme, mais ce que vous refusiez alors à l'homme abattu, vous allez l'accorder à celui que le travail a régénéré. (Silence.)

D'OUTREVILLE.

Je remets de nouveau mes pleins pouvoirs aux mains de ces Messieurs.

LUCIEN.

D'Outreville, vous n'avez besoin que de consulter votre cœur.

DE MAUPERTHUIS, après avoir interrogé d'Outreville du regard. — A Lucien.

Monsieur, moi qui puis apprécier ce qu'il vous a fallu de volonté et de pénible travail pour arriver en si peu de temps à cette position que vous venez de conquérir, donnez-moi votre main; ainsi que monsieur de Restaut, je m'honore de vous nommer mon ami.

LUCIEN.

Vous entendez, vous entendez, monsieur d'Outreville, vous allez vous battre maintenant.

BOURDAIS.

Je ne veux pas me montrer plus sévère que monsieur de Mauperthuis.

LUCIEN, avec joie.

Vous l'entendez, lui aussi!

BOURDAIS. Séraphine paraît dans le fond.

Mais enfin... vous étiez ruiné, Monsieur, et vous affichiez de folles dépenses...

D'OUTREVILLE, voulant l'arrêter.

Bourdais!

LUCIEN.

Tu le vois, je ne pourrai jamais me relever. Oh! cette liaison sera donc un stygmate ineffaçable.

BOURDAIS.

Ce mystérieux notaire.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE.

Monsieur Lucien, je reviens de chez madame de Noirmont. « Pourquoi monsieur de Gerdry me fait-il cette nouvelle insulte? a-t-elle dit douloureusement. »

LUCIEN.

Moi... je...

RESTAUT.

Pourquoi rougir? Oui, Messieurs, Lucien, à qui il ne restait qu'une minime rente de deux mille francs, m'a prié de la lui capitaliser et d'envoyer le tout à madame de Noirmont pour solder l'arriéré du passé.

SÉRAPHINE.

« Gardez cet argent, Mademoiselle; monsieur de Gerdry ne « me doit rien, ajouta-t-elle, et s'il avait daigné lire mes lettres, « il eût vu que la marquise de Noirmont se serait trouvée ho« norée... de porter... son nom. »

LUCIEN, le suppliant.

Eh bien, d'Outreville?

D'OUTREVILLE, passant.

Monsieur Lucien de Gerdry, je me bats à l'épée.

LUCIEN.

Ah!

D'OUTREVILLE.

Et je vous demande pardon. Choisissez.

LUCIEN.

Ah! merci, Monsieur.

DE MAUPERTHUIS.

Bien, monsieur d'Outreville.

RESTAUT, à de Mauperthuis.

Et vous, Monsieur, qui le premier lui avez tendu la main, ne ferez-vous pas aussi quelque chose en sa faveur?

DE MAUPERTHUIS.

Je vous comprends, Monsieur. (A Lucien.) Oui je serais heureux de vous voir entrer dans ma famille.

LUCIEN.

Merci, monsieur le baron, de cette nouvelle preuve d'estime, mais je ne veux devoir qu'au travail ma gloire et ma fortune, et je dois les partager avec celle qui n'a jamais douté de moi. Ta main, Séraphine.

RESTAUT, à Lucien.

Je t'avais bien jugé, la réhabilitation est complète.

MADAME DE ROCHETAILLIS.

C'est du Florian!

SÉRAPHINE, à madame de Rochetaillis, lui donnant le portefeuille.

Au nom de monsieur Lucien de Gerdry, mon mari, pour les pauvres, Madame.

FIN.

UN franc le volume de 350 à 400 pages

COLLECTION MICHEL LÉVY

CHOIX

des meilleurs ouvrages contemporains

FORMAT GRAND IN-18 (Charpentier), IMPRIMÉ SUR BEAU PAPIER SATINÉ

CONTENANT LA MATIÈRE DE 2 OU 3 VOLUMES IN-OCTAVO

IL PARAIT UN OU DEUX VOLUMES TOUS LES HUIT JOURS

OUVRAGES PARUS ET A PARAITRE

A. DE LAMARTINE — vol.
- Les Confidences ... 1
- Nouvelles Confidences ... 1
- Toussaint Louverture ... 1

GEORGE SAND
- Histoire de ma Vie (Ouvrage comp.). 10
- Mauprat ... 1
- Valentine ... 1
- Indiana ... 1
- Jeanne ... 1
- La Mare au Diable ... 1
- La petite Fadette ... 1
- François le Champi ... 1
- Teverino. — Leone Leoni ... 1
- Consuelo ... 3
- La comtesse de Rudolstadt ... 2
- André ... 1
- Horace ... 1
- Jacques ... 1
- Lettres d'un voyageur ... 1
- Lélia. — Metella. — Melchior. — Cora ... 2
- Lucrezia Floriani. — Lavinia ... 1
- Le Péché de M. Antoine ... 2
- Le Piccinino ... 2
- Le Meunier d'Angibault ... 1
- Simon ... 1
- La dernière Aldini ... 1
- Le Secrétaire intime ... 1

GÉRARD DE NERVAL
- La Bohême galante ... 1
- Le marquis de Fayolle ... 1
- Les Filles du Feu ... 1

THÉOPHILE GAUTIER
- Les Beaux-Arts en Europe ... 2
- Constantinople ... 1
- L'Art moderne ... 1
- Les Grotesques ... 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN
- Le vic. de Launay (seule édit. comp). 4
- Marguerite ... 1
- Nouvelles ... 1
- M. le marquis de Pontanges ... 1
- Poésies complètes ... 1
- Contes d'une vieille Fille à ses Neveux 1

EUGÈNE SCRIBE
- Théâtre (Ouvrage complet) ... 20
  - Comédies ... 3 vol.
  - Opéras ... 2
  - Opéras-Comiques ... 5
  - Comédies-Vaudevilles ... 10
- Nouvelles ... 1
- Historiettes et Proverbes ... 1
- Piquillo Alliaga ... 3

HENRY MURGER
- Le dernier Rendez-vous ... 1
- Le Pays Latin ... 1
- Scènes de Campagne ... 1
- Les Buveurs d'eau ... 1
- Les Vacances de Camille ... 1
- Les Amoureuses ... 1
- Propos de ville et Propos de théâtre. 1
- Scènes de la vie de jeunesse ... 1

Mme BEECHER STOWE
Traduction E. Forcade.
- Souvenirs heureux ... 3

ALPHONSE KARR
- Les Femmes ... 1
- Agathe et Cécile ... 1
- Promenades hors de mon jardin ... 1
- Sous les Tilleuls ... 1
- Les Fleurs ... 1
- Sous les Orangers ... 1
- Voyage autour de mon jardin ... 1
- Une poignée de Vérités ... 1
- La Pénélope normande ... 1
- Encore les Femmes ... 1
- Menus Propos ... 1
- Les Soirées de Sainte-Adresse ... 1
- Trois cents Pages ... 1

LOUIS REYBAUD — vol.
- Le Dernier des Commis Voyageurs ... 1
- Le Coq du Clocher ... 1
- L'Industrie en Europe ... 1
- Jérôme Paturot. — Position sociale ... 1
- Jérôme Paturot. — République ... 1
- Ce qu'on peut voir dans une rue ... 1
- La comtesse de Mauléon ... 1
- La Vie à rebours ... 1

PAUL MEURICE
- Scènes du Foyer (la famille Aubry) ... 1
- Les Tyrans de Village ... 1

J. AUTRAN
- La Vie rurale ... 1
- Milianah (épis. des guerr. d'Afrique). 1

CHARLES DE BERNARD
- Le Nœud gordien ... 1
- Un Homme sérieux ... 1
- Gerfaut ... 1
- Les ailes d'Icare ... 1
- Le Gentilhomme campagnard ... 2
- Un Beau-Père ... 2
- Le Paravent ... 1

HOFFMANN
Traduction Champfleury.
- Contes posthumes ... 1

ALEXANDRE DUMAS FILS
- Aventures de quatre Femmes ... 1
- La Vie à vingt ans ... 1
- Antonine ... 1
- La Dame aux Camélias ... 1
- La Boîte d'Argent ... 1

ÉMILE AUGIER
- Poésies complètes ... 1

GUSTAVE FLAUBERT
- Madame Bovary ... 2

F. PONSARD
- Études antiques ... 1

JULES LECOMTE
- Le Poignard de Cristal ... 1

X. MARMIER
- Au bord de la Newa ... 1
- Les Drames intimes ... 1

FRANCIS WEY
- Les Anglais chez eux ... 1

LOUIS BOUILHET
- Melænis, conte romain ... 1

PAUL DE MUSSET
- La Bavolette ... 1
- Puylaurens ... 1

EUGÈNE FROMENTIN
- Un Été dans le Sahara ... 1

E. TEXIER
- Amour et Finance ... 1

PAUL FÉVAL
- La Tueur de Tigres ... 1
- Les dernières Fées ... 1

ACHIM D'ARNIM
Traduction Th. Gautier fils.
- Contes bizarres ... 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS
- Le Grand Désert ... 1
- Les Chevaux du Sahara ... 1

H. BLAZE DE BURY
- Musiciens contemporains ... 1

LÉON GOZLAN
- Les Châteaux de France ... 2
- Le Notaire de Chantilly ... 1
- Les Émotions de Polydore Marasquin. 1
- Le Dragon rouge ... 1
- Le Médecin du Pecq ... 1
- Histoire de 130 femmes ... 1
- Les Nuits du Père-Lachaise ... 1
- La Famille Lambert ... 1

ARSÈNE HOUSSAYE
- Les Femmes comme elles sont ... 1

ÉMILE SOUVESTRE — vol.
- Un Philosophe sous les toits ... 1
- Confessions d'un Ouvrier ... 1
- Au coin du Feu ... 1
- Scènes de la Vie intime ... 1
- Chroniques de la Mer ... 1
- Les Clairières ... 1
- Scènes de la Chouannerie ... 1
- Dans la Prairie ... 1
- Les derniers Paysans ... 1
- En Quarantaine ... 1
- Sur la Pelouse ... 1
- Les Soirées de Meudon ... 1
- Souvenirs d'un Vieillard, la dern. étape 1
- Scènes et Récits des Alpes ... 1
- Les Anges du Foyer ... 1
- L'Échelle de femmes ... 1
- La Goutte d'Eau ... 1
- Sous les Filets ... 1
- Le Foyer breton ... 2

CHARLES DICKENS
Traduction Amédée Pichot.
- Le Neveu de ma Tante ... 2
- Contes et Nouvelles ... 1

ÉMILE CARREY
- L'Amazone — Huit jours sous l'Équat. 1
- — Les Métis de la savane. 1
- — Les Révoltés du Para. 1

XAVIER AUBRYET
- La Femme de 25 ans ... 1

FRANÇOIS VICTOR HUGO
Traducteur.
- Sonnets de Shakespeare ... 1

JULES DE LA MADELÈNE
- Les Âmes en peine ... 1

B. H. RÉVOIL
Traducteur.
- Les Harems du Nouveau Monde ... 1

FÉLIX MORNAND
- La Vie arabe ... 1

EDGAR POE
Traduction Ch. Baudelaire.
- Histoires extraordinaires ... 1
- Nouvelles histoires extraordinaires ... 1
- Aventures d'Arthur Gordon Pym ... 1

AUGUSTE VACQUERIE
- Profils et Grimaces ... 1

MAX RADIGUET
- Souvenirs de l'Amérique espagnole ... 1

CHARLES DE LA ROUNAT
- La Comédie de l'Amour ... 1

A. DE PONTMARTIN
- Contes et Nouvelles ... 1
- Mémoires d'un Notaire ... 1
- La Fin du Procès ... 1
- Contes d'un Planteur de choux ... 1
- Pourquoi je reste à la campagne ... 1

CHARLES NODIER
Traducteur.
- Le Vicaire de Wakefield ... 1

THÉOPHILE LAVALLÉE
- Histoire de Paris ... 2

ADOLPHE ADAM
- Souvenirs d'un Musicien ... 1
- Derniers Souvenirs d'un Musicien ... 1

HENRI CONSCIENCE
Traduction Léon Wocquier.
- Scènes de la Vie flamande ... 2
- Le Fléau du Village ... 1
- Le Démon de l'Argent ... 1
- La Mère Job ... 1
- Heures du Soir ... 1
- Veillées flamandes ... 1
- L'Orpheline ... 1
- La Guerre des Paysans ... 1

GUSTAVE D'ALAUX
- L'Empereur Soulouque et son Empire 1

CUVILLIER-FLEURY
- Voyages et Voyageurs ... 1

DE STENDHAL (H. BEYLE) — vol.
- De l'Amour ... 1
- Le Rouge et le Noir ... 1
- La Chartreuse de Parme ... 1

OCTAVE DIDIER
- Madame Georges ... 1

LOUIS DE CARNÉ
- Un Drame sous la Terreur ... 1

HILDEBRAND
Traduction Léon Wocquier.
- Scènes de la Vie hollandaise ... 1

CHAMPFLEURY
- Les premiers Beaux jours ... 1
- Aventures de mademoiselle Mariette. 1
- Le Réalisme ... 1
- Les Excentriques ... 1
- Les Souffrances du Professeur Delteil 1

ALF. DE MUSSET, DE BALZAC, G. SAND.
- Le Tiroir du Diable ... 1
- Paris et les Parisiens ... 1
- Les Parisiennes à Paris ... 1

ÉMILIE CARLEN
Traduction Marie Souvestre.
- Deux Jeunes Femmes ...

FRÉDÉRIC SOULIÉ
- Les Mémoires du Diable ...
- Confession générale ...

A. DE BERNARD
- Le Portrait de la Marquise ...

ALBÉRIC SECOND
- A quoi tient l'Amour ... 1

ROGER DE BEAUVOIR
- Le Chevalier de Saint-Georges ... 1
- Aventurières et Courtisanes ... 1
- Histoires cavalières ... 1

AMÉDÉE PICHOT
- Les Poëtes amoureux ... 1

MAX VALREY
- Marthe de Montbrun ... 1

CÉLESTE DE CHABRILLAN
- Les Voleurs d'or ... 1

LOUIS ULBACH
- Les Secrets du Diable ... 1

VICTOR DE LAPRADE
- Psyché ... 1

MAX BUCHON
- En Province ... 1

LA COMTESSE DASH
- Les Bals masqués ... 1
- Le Jeu de la reine ... 1
- L'Écran ... 1

AMÉDÉE ACHARD
- Parisiennes et Provinciales ... 1
- Brunes et Blondes ... 1
- Les Dernières Marquises ... 1
- Les Femmes honnêtes ... 1

Mme C. BERTON (née Samson)
- Le Bonheur impossible ... 1

RADIS
- Quand j'étais Étudiant ... 1
- Le Miroir aux Alouettes ... 1

MARC FOURNIER
- Le Monde et la Comédie ... 1

ÉDOUARD PLOUVIER
- Les Dernières Amours ... 1

CHARLES BARBARA
- Histoires émouvantes ... 1

JULES SANDEAU
- Sacs et Parchemins ... 1

MÉRY
- Les Nuits anglaises ... 1
- Une Histoire de Famille ... 1
- Salons et Souterrains de Paris ... 1
- André Chénier ... 1
- Les Nuits italiennes ... 1

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.